

Rêveries contradictoires d'un colonisé errant

Carlos Ferrand

Volume 31, numéro 3 (183), juin 1989

Strangers in paradise / Étranglés au Québec?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31716ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferrand, C. (1989). Rêveries contradictoires d'un colonisé errant. *Liberté*, 31(3), 29–33.

CARLOS FERRAND

RÊVERIES CONTRADICTOIRES D'UN COLONISÉ ERRANT

Je suis un bâtard culturel et très heureux de l'être. Mon pays d'origine est le Pérou. J'avais deux grands-parents espagnols, une grand-mère sicilienne et un grand-père juif français. J'ai fait mes études universitaires aux États-Unis où j'ai adopté l'anglais comme deuxième langue, et l'école de cinéma en Belgique. La vie m'a garroché d'un pays à l'autre et, comme par hasard, j'ai toujours atterri là où les cultures s'affrontent: au Pérou, en Catalogne, en Belgique et maintenant au Québec.

Comme j'ai le cul entre deux chaises et que j'aime m'asseoir comme ça, je finis toujours par me trouver en sandwich entre les «deux solitudes». Résultat: je suis devenu un militant dévoué contre les forces misonéistes. (Misonéisme: haine quasi-superstitieuse de ce qui est nouveau ou différent.)

À mon arrivée au Québec il y a dix ans, je trouvais les rues insupportablement propres et les gens bizarrement tranquilles. Alors je me promenais les poches pleines de petits papiers que je jetais un peu partout pour me sentir plus *at home*. Une année plus tard, mon éducation était réussie et les papiers de la gomme que je mâchais restaient dans mes poches jusqu'à la prochaine poubelle. Par contre, le sentiment que les gens ne connaissent pas la «vraie vie» et les «vrais problèmes» continue à me hanter. «Il n'y a pas de vertu plus faible que celle qui n'a pas été mise à l'épreuve», disait Mark Twain. L'innocence des Canadiens en est une qui n'a pas été gagnée.

De la même façon que je jetais des petits bouts de papier pour donner un peu plus de texture à mon paysage, j'aimerais pouvoir faire «souffrir» un peu plus les gens d'ici. Pour qu'ils apprennent à s'identifier au reste de l'humanité. (Très catho de ma part, n'est-ce pas?!). Mais laissez-moi vous raconter deux ou trois choses qui expliquent peut-être ma pensée.

En Amérique latine, le racisme est un fait quotidien. Le mépris des peuples autochtones par les minorités blanches au pouvoir est pire que celui de l'Afrique du Sud. Dans mon pays d'origine, la discrimination se pratique dans la plus grande ignorance. Vous parlez de racisme et les gens pensent que vous élevez des chevaux de course (très racés...) En même temps, la classe au pouvoir pense que la seule chance de survie pour les Indiens est d'adopter la culture des Blancs le plus vite possible. Au Pérou, sur presque vingt millions d'habitants, dix millions sont de culture Quechua, descendants des Incas. Les Quechuas n'ont pas le droit d'éduquer leurs enfants dans leur langue, ni d'apprendre leur histoire. S'ils votent, c'est qu'ils ont appris à parler l'espagnol, la langue du conquistador. Quatre cents ans de *conquista* et vous avez comme résultat la guérilla la plus meurtrière et la plus fanatique du continent: *Le Sentier Lumineux* (plus illuminé que ça et tu meurs!).

Venant de l'Amérique Latine, j'ai une perception très peu objective, pour utiliser un euphémisme canadien, de l'arrogance de notre nouveau conquistador, *el gringo norteamericano*, qui parle seulement l'anglais. Mon exemple préféré, je l'ai trouvé dans le *New York Times*: Oliver North a convoqué une conférence de presse. «Vous voyez toutes ces taches en forme de diamant éparpillées par tout le pays?, dit-il en montrant aux journalistes une carte du Nicaragua prise par satellite, c'est des champs de baseball, la preuve que les soldats cubains ont le contrôle du pays.» Mais *good old Olly* n'avait pas fait son *homework*: la manie du baseball des Nicaraguayens leur a été inculquée par les Marines eux-mêmes, il y a quarante ans, quand ils ont envahi ce petit pays au nom de *l'American way of life*. North ne parle pas l'espagnol et ne

s'intéresse pas à la culture latino-américaine. Rockefeller non plus ne s'intéressait pas à ces bagatelles. Pourtant, il possédait au Pérou une ferme plus grande que la Suisse et où il n'avait jamais mis les pieds. C'est ce genre d'impudence monstrueuse qui nous a façonnés. Ça fait de bons petits manichéens, croyez-moi...

J'ai vécu en Catalogne où la langue du pays a été interdite pendant quarante ans, le temps de la dictature fasciste de Franco. J'ai vécu en Belgique où la majorité francophone wallonne considérait les Flamands comme des citoyens de deuxième ordre. J'ai vécu à New York où être *latino* n'était le symbole d'aucune gloire. Je vis maintenant au Québec où je reconnais le même *pattern*. Tout se passe de façon naturelle, comme si l'abus faisait partie du droit divin. Et nous, les Latins colonisés, avec notre vocation de victimes complexées bien aiguisée par le catholicisme, nous sommes toujours prêts à l'accepter. Alors l'histoire se répète: le réveil est brusque; pour arracher un peu de pouvoir, on doit gueuler et protester. «Il faut être radical», disait Sartre; c'est la seule façon d'atteindre l'équilibre. On ne l'obtient jamais sans une bonne dose d'excès et d'injustice.

Mon point de vue sur la situation culturelle au Québec n'est ni neutre, ni juste, ni objectif. Il est alimenté, entre autres, par le désir de vengeance. J'adore me venger. Je ne peux pas résister aux plaisirs que la revanche me procure. Ça n'est peut-être pas noble de ma part, mais j'aime ma rancune. De plus, je la soupçonne de ressembler à celle de beaucoup de Québécois. Je vis la situation au Québec et je me dis: «Ça serait l'un de pouvoir stopper *el gringo*, au moins ici!»

Je n'ai pas le moindre doute sur ce que les anglophones qui habitent le Québec devraient faire: aider à protéger la culture française. Écouter la volonté de la majorité et se plier à elle. Ils donneraient l'exemple aux misonéistes du monde entier. Beaucoup de mes amis le font déjà et ça n'a pas l'air de leur faire trop mal. Comme la langue anglaise, qui a envahi le monde, est loin d'être en danger de disparaître, les anglophones peuvent faire preuve de générosité et de bonnes manières

et construire au Québec un laboratoire du respect de l'autre culture. Pour la minorité anglaise du Québec, la situation est souvent agaçante et injuste. *Good!* Ça fait partie de mon projet diabolique: *la letra con sangre entra* («la loi s'apprend en souffrant»).

Une fois que j'aurai mes Anglais sous contrôle, agacés *ma non troppo* et acceptant leur sort, il ne me restera plus qu'à faire souffrir les autres: les francophones. Pour ça, je propose de les confronter à la plus grande quantité d'immigrants possible. De préférence de peau très foncée, parlant des langues bizarres ET le français, exotiques *au boutt*, habillés de leurs somptueux pyjamas et un air de profonde détermination au visage: eux aussi, ils s'en souviennent... de la misère qu'ils ont laissée en arrière.

Peut-être, me dis-je, au bout de quelques années-lumière, anglophone et francophone auront-ils appris à apprendre l'un de l'autre et des autres. En attendant, je vais prendre l'autobus 55 de la rue Saint-Laurent, celle qui divise la ville entre est et ouest, parlant anglais aux Anglais, français aux Français et me régaland de la musique de toutes les autres ethnies dont je ne comprends pas un traître mot.

Né en 1946 au Pérou, Carlos Ferrand vit au Québec depuis dix ans. Il prépare présentement **B**, son premier long métrage de fiction.

